

la partie moyenne de la tige du bromelia, au bord desquelles s'amasse de l'eau excellente provenant des pluies et des rosées.

Dans une fazenda voisine du morro de Aga, haute montagne isolée et de forme ronde, les voyageurs entendirent avec surprise le croassement des grenouilles d'un petit marais à peu de distance. Il ressemblait au bruit que fait un ferblantier ou un chaudronnier qui travaille. Les Portugais ont, par cette raison, appelé cette grenouille le *ferreiro* ou forgeron.

Un certain nombre de petits navires à l'ancre dans l'Iritiba ou Rio Benevente, devant Villanova de Benevente, firent croire aux voyageurs que cette petite ville était très-commerçante; ils apprirent bientôt qu'ils se trompaient, et que ces bâtimens étaient seulement venus chercher un abri contre le mauvais temps. Ce lieu, jadis florissant, a perdu une grande partie de sa population. Cependant, on y voit de jolies maisons, et il reprend un peu d'activité.

L'intervalle qui sépare l'Iritiba du Goaraparim est rempli de marécages entremêlés de forêts. Goaraparim est un bourg pauvre, quoique entouré de fazendas considérables. Les nègres de deux de ces établissemens se sont révoltés et se sont enfoncés dans les bois où ils vivent indépendans. Des soldats les ont attaqués inutilement.

On les a laissés tranquilles. Ils s'occupent principalement de la recherche du baume de copahn et quelques autres substances semblables; ils l'apportent aux Portugais dans de petits cocos sauvages, dont ils bouchent l'ouverture avec un peu de cire; il a tant de ténuité, que dans les grandes chaleurs il s'échappe à travers le coco. Ces nègres marrons reçoivent amicalement les étrangers, et ne se conduisent pas en brigands comme ceux de Minas-Geraes et d'autres provinces. On nomme ceux-ci Goyambolos.

Le Juça est une petite rivière que l'on passe sur un pont en ruines, ensuite on traverse une forêt vierge et l'on entre dans Espiritu-Santo, une des plus anciennes villes du Brésil. Elle ne consiste qu'en maisons en terre chétives et basses; ses rues ne sont point pavées: tout y offre l'image de la décadence depuis que l'on a bâti, une demi-lieue plus haut sur la rive gauche du fleuve Espiritu-Santo, Villa de Victoria, dans une situation très-agréable. Cette dernière ville a de grandes maisons et des rues pavées; toutefois elle est peu vivante. Il s'y fait cependant un assez bon commerce de denrées du voisinage; des frégates peuvent remonter jusque-là. Le fleuve Espiritu-Santo prend sa source dans les montagnes, aux confins de la capitainerie de Minas-Geraes, serpente dans les grandes forêts où les Pourys et les

Botocoudys vivent errans , puis baigne le pied des hautes montagnes qui se dirigent vers la mer, où il entre avec impétuosité.

Le prince avait établi son monde à Espiritu-Santo, parce que cette vieille ville est entourée de bons pâturages; en y retournant, il trouva quelques-uns de ses gens malades de la fièvre; en peu de jours, la plupart furent sur le grabat. On en attribuait la cause à l'eau; il fallait plutôt en accuser le climat et les alimens. Au reste, l'usage du quinquina rétablit promptement la santé des malades, et l'on gagna Barra de Juça, petit village situé à l'embouchure du petit fleuve de ce nom, et habité par des pêcheurs; l'air pur et frais de la mer acheva la guérison des convalescens. Le prince et ses compagnons firent leurs dispositions pour passer dans ce lieu la saison des pluies.

Les chasseurs parcoururent les forêts. Celle d'Acacatiba offre une vaste solitude dont le silence n'est troublé que par les cris des perroquets et des singes; elle est peuplée d'oiseaux rares et d'un superbe plumage, et de serpens; on y rencontre aussi des cerfs. Des lianes ou cipos, entortillés autour des arbres, y formaient des halliers impénétrables. Les belles fleurs des plantes grasses, les festons des fougères qui enveloppent les arbres, les coulequins avec leurs tiges argentées, embellissaient la perspective sauvage; du sein des lieux

humides s'élevaient de jeunes cocotiers et de grands roseaux.

Au débouché de cette sombre forêt, se présente la fazenda du même nom, la plus grande que l'on eût vue jusque-là. Un peu plus loin, à San-Agostinho, une quarantaine de familles venues des Açores, sur la foi des promesses du gouvernement, vivent dans la misère. Ces pauvres gens se plaignent de ce que l'on n'a réalisé rien de ce qu'on leur avait fait espérer.

Plusieurs objets que les voyageurs attendaient à Espiritu-Santo avaient été envoyés à Caravellas; le prince et M. Freyreiss partirent le 19 décembre pour aller les chercher. La côte est couverte en partie de forêts qui s'avancent jusqu'au bord de la mer. L'embouchure des fleuves commence à être garnie de mangliers. On passa successivement par Pedro d'Agoa, Praya-Molle et Carapebuca. Au-delà de ce village les forêts deviennent plus fréquentes: cette étendue n'est habitée que par de pauvres familles de nègres, de mulâtres et d'autres gens de couleur, qui vivent de la pêche et du produit de leurs petites plantations. Leur indolence seule les rend misérables, car ils vivent sur un sol fertile.

Plus au nord on ne trouve plus que des Indiens civilisés, dont les habitations sont éparses au milieu des bois touffus. Un peu plus loin Villa-

Nova de Abucida est principalement peuplée de ces mêmes Indiens. Les jésuites y avaient un couvent dont la bibliothèque renferme encore des manuscrits ; ce qui est une rareté , car dans les autres maisons on les a laissé enlever avec une coupable indifférence.

Le pays voisin n'est que faiblement habité. Le Sauanha ou Rio dos Reyes Magos traverse ce canton : ses rives sont visitées par les Coroados et les Pourys ; de la jusqu'au Mucar , la côte est presque déserte. Le peu d'Indiens qu'on y rencontre parlent portugais ; ils ont oublié leur ancienne manière de vivre et de chasser. Des postes militaires sont établis dans ces solitudes à Riacho da Regencia pour protéger le pays , et faire parvenir les ordres du gouvernement aux territoires éloignés.

Le Rio-Doce , le fleuve le plus considérable que l'on rencontre entre Rio-Janeiro et Bahia , est très-large près de son embouchure ; cependant les grands navires ne peuvent y entrer à cause des bancs de sable et des hauts fonds dont elle est remplie : les lanchas même ou petits navires caboteurs n'y pénètrent que dans le temps des hautes eaux. Ce fleuve prend sa source dans la capitainerie de Minas-Geraes , où il se forme de la réunion du Rio-Piranga et du Ribeirao do Carmo ; il coule majestueusement à travers un

pays ouvert et très-plat , et forme plusieurs cataractes. Les forêts qui le bordent abondent en animaux de différentes espèces , notamment en tapirs , pecaris ou cayetas et taytetous , guarupitas et guarubiras qui sont des cerfs , yagouaretés et yagouaretés noirs les plus dangereux des animaux du genre des chats de ces contrées.

Le prince et son compagnon ayant passé le Rio-Doce le 26 décembre , arrivèrent à Linharès , remontèrent le fleuve , admirèrent la belle perspective du lac Japaranan , et poursuivirent leur route au nord. En quelques endroits ce pays désert est dépourvu d'eau. Un soir les voyageurs obligés de faire halte , n'en purent découvrir une goutte. Fort embarrassés , car ils ne pouvaient faire cuire leurs provisions , ils n'avaient d'autre ressource pour apaiser leur faim que de la farine de maïs et des œufs de tortue ramassés par les soldats de leur escorte ; ces œufs peuvent s'apprêter à l'eau de mer. Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs ils aperçurent à une petite distance une énorme tortue de mer qui se disposait à faire sa ponte. Le bruit des voyageurs ne l'interrompit point ; elle ne fit entendre qu'un sifflement semblable à celui d'une oie , et continuant à creuser de ses deux pattes de derrière dans le sable le trou qu'elle avait commencé , elle y déposa une centaine d'œufs. Un des soldats s'étendit

ventre à terre pour les recueillir à mesure qu'ils tombaient. Contens de ce supplément de provision, les voyageurs laissèrent aller la tortue dont la masse énorme aurait fait la charge d'un mulet, et qui aurait exigé la réunion des forces de quatre hommes pour être soulevée.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1816 on se remit en route par un très-beau temps. « Dans ma patrie, observe le prince, ce jour est ordinairement accompagné de neige, de glaces, de frimats; ici dès sept heures du matin, la chaleur du soleil nous parut assez forte; à midi elle devint insupportable. »

On arriva dans l'après-midi sur les bords du San-Mathæus, fleuve considérable dont l'embouchure est remplie de buissons de mangliers. Le village situé à la rive gauche consiste en une vingtaine de maisons. Huit lieues plus haut est la ville de San-Mathæus. Les forêts traversées par ce fleuve sont fréquentées par des hordes de Patachos, de Cumanaches, de Machacalis, et même de Botocoudis et d'autres Indiens non civilisés qui font la guerre aux blancs. Le propriétaire d'une fazenda située sur la partie haute du fleuve, s'avisant d'un moyen excellent pour se débarrasser des visites de ces voisins incommodes qui dévastaient sans cesse ses plantations. Il remplit de mitraille de fer et de grosses balles de plomb, un vieux canon de fer, y adapta la bat-

terie d'un fusil, et le posa dans un sentier étroit par lequel les Indiens arrivaient toujours en colonnes serrées; puis il plaça en travers du chemin un morceau de bois qui communiquait à un cordon attaché à la détente de la batterie. Les sauvages venant à la brune, marchèrent sur le bâton; aussitôt l'explosion eut lieu, et fit un dégât terrible dans leurs rangs. On trouva trente Indiens tués ou blessés; les autres fuyaient de toutes parts dans la forêt, en poussant des hurlemens affreux. Depuis cette catastrophe la fazenda n'a plus été inquiétée.

Sur les bords du Guajintiba, petite rivière à une demi-lieue du San Mathæus, les ananas croissent naturellement. Toutes les productions de la nature annoncent que l'on est entré dans une zone plus chaude. Les embouchures du fleuve sont fréquentées par des lamentins. La côte est ombragée par le cajueiro ou acajou à pommes.

Après avoir traversé le Riacho-Docé, et le Rio das Ostras, deux petites rivières, on arrive à San José do Port-Allegre, ou Mucuri, sur la rive gauche du fleuve du même nom. Ce n'est qu'un village habité presque en totalité par des Indiens pauvres. Le comte de Barca, ministre d'Etat, a des propriétés considérables dans ces cantons. On était alors occupé à les mettre en sûreté contre

les attaques des sauvages, et à y établir une grande fazenda.

Le hasard voulut qu'à la même époque un homme entreprenant, le capitaine Bento Lourenço Vas de Abreu Lima, habitant de Minas-Novas, qui, avec vingt-deux hommes armés, était parti des confins de Minas-Geraes, et avait descendu le Mucuri en traversant les immenses forêts solitaires où il passe, arrivât heureusement à la côte maritime. Dès que le ministre en fut instruit, il ordonna de fournir à l'intrépide Bento Lourenço le nombre d'hommes nécessaires pour ouvrir au milieu des forêts un chemin praticable pour les voyageurs, au lieu du sentier qu'il y avait percé. Le prince vit à Porto-Allegre Bento Lourenço qui lui raconta comment il avait effectué sa périlleuse tentative. Souvent l'on avait manqué de gibier; il fallait alors se nourrir de racines et de fruits, de miel sauvage et de sommités de palmier.

Villa-Viçosa où le prince alla ensuite, est sur le Peruipe. Il y trouva un ouvidor dont la suite offrait la composition la plus étrange que l'on puisse imaginer : indépendamment des Portugais et des nègres, on y comptait un Machacali et une douzaine de jeunes Botocoudis. « Jamais, dit le prince, nous n'avions vu des êtres aussi laids. Chacun avait la lèvre inférieure fendue horizontalement, et dans cette ouverture était placée

une plaque de bois de forme ronde, ce qui produisait une saillie en avant; de pareilles plaques remplissaient une fente faite dans le lobe de leurs oreilles, qui chez quelques-uns pendaient sur les épaules comme de grandes ailes: d'ailleurs leur corps était couvert de crasse et d'ordure; enfin la plupart venaient d'avoir la petite vérole, et en étaient profondément marqués.

Au sud du Peruipe les cocotiers sont très-rares; mais au nord de Viçosa ils deviennent communs, et par leur tige élancée et svelte embellissent le paysage. Chaque arbre peut donner une centaine de fruits, ce qui fait une valeur de 25 fr.

Les voyageurs achevèrent par eau leur voyage jusqu'à Caravellas, ville importante et bien bâtie: ses rues sont bien alignées, ses boutiques bien fournies. Un assez grand nombre de navires y vient chercher de la farine de manioc et un peu de coton. Le prince alla ensuite visiter, sur les bords du Rio-Alcobaça, la fazenda de Ponte do Gentio où se trouvaient neuf Chinois. Ils faisaient partie d'une troupe plus considérable qu'on avait amenée aux frais du gouvernement à Rio-Janeiro pour y cultiver le thé. Ils étaient paresseux, et ne travaillaient que médiocrement. Un d'eux avait épousé une jeune Indienne, et s'était fait baptiser. Ils conservaient les usages de leur pays

Le prince revint ensuite à Caravellas, puis à

Viçosa et à Port-Allegre, remonta le Mucuri, et s'établit pendant plusieurs semaines au Morro d'Arara où l'on commençait les travaux nécessaires pour former une fazenda. On était là au milieu des forêts vierges, abondamment pourvu de gibier et de poisson d'eau douce; on vivait absolument séquestré de toute communication habituelle avec les lieux habités par les blancs, et l'on était obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes contre les sauvages.

Grâces à l'occupation que l'étude de la nature fournit au prince dans cette solitude, le temps ne lui parut pas long. Le mois de mars arriva, alors commença la saison froide; elle s'annonce par des pluies abondantes. Le temps était très-chaud le matin, un orage violent éclatait vers midi, il était accompagné de véritables torrens de pluie. La fièvre étendit ses ravages parmi les habitans du Morro d'Arara; le prince en fut attaqué le 10 mars, il quitta ce séjour pour Port-Allegre, l'usage du quinquina le rétablit.

Dans les premiers jours de mai sa troupe vint le rejoindre; tout le monde partit pour Villa-Viçosa; le 11 juin on se mit en route pour Caravellas où l'on resta quatre semaines. Le prince y vit le capitaine Bento Lourenzo qui avait terminé la plus grande partie de son chemin, et qui plus tard fut récompensé par le gouvernement de sa hardiesse et de

sa persévérance. Revenu sur les bords de l'Alco-baça, le prince traversa successivement le Rio-do-Prado, ou Sucumen, où il vit des Patachos qui ressemblent beaucoup aux Pourys et aux Machacalis, le Cahy et le Corumbao. Quelquefois la côte est bordée de falaises et de rochers qui ne laissent pas de passage le long de la mer; il faut gravir sur les hauteurs pour continuer sa route. On y trouve de grandes plaines arides, celle de Juassema eut une ville bien peuplée, dans les premiers temps de l'établissement des Portugais au Brésil; les Abatyras, peuple guerrier, cruel et antropophage, détruisirent cette ville.

Le quartel de Linharès garde le passage du Rio-do-Frade, dont l'embouchure est navigable pour de grandes barques. Trancoso, habité par des Indiens est sur les bords de l'Itapitanga. De là jusqu'à Porto Seguro, il faut gravir les falaises.

Porto-Seguro est une petite ville de quatre cent vingt maisons qui ne sont pas contiguës. La plus grande partie est sur le bord du Buranhem; c'est là que demeurent les habitans les plus riches. Une seconde portion est sur une hauteur, et une troisième à l'embouchure du fleuve, on la nomme Pontinha ou Ponta d'Aréa. Les maisons y sont éparses au milieu des cocotiers, et habitées par des pêcheurs ou des matelots. Le port est abrité par un grand récif de rochers qui s'avance en

mer. Il s'y trouvait en ce moment une quarantaine de lanchas, petits navires à deux mâts qui vont à la pêche du garupa et du méro, deux bons poissons qui s'expédient salés à Bahia et ailleurs.

Les habitans de Porto-Seguro ont la réputation d'être de très-bons marins. Cette ville, une des plus anciennes du Brésil, fut autrefois plus importante. Plusieurs petites rivières, entre autres le Paratiba, se joignent au Buranhem, ce qui facilite les communications avec l'intérieur du pays.

Plus loin les voyageurs traversèrent à gué, le long de la côte, le Rio das Manguês et le Mutari; d'un côté on avait la mer, de l'autre des collines couvertes de forêts sombres.

Santa-Cruz est le plus ancien établissement des Portugais au Brésil. Ce fut là que le 3 mai 1500, Pedro Alvarez Cabral débarqua, et fut reçu amicalement par les indigènes; on célébra la messe, on planta une croix, et le canton reçut le nom qu'il porte encore aujourd'hui. L'agriculture est plus florissante à Santa-Cruz qu'à Porto-Seguro: cette ville expédie de la farine de manioc à d'autres endroits de la côte; cependant ses habitans ont la réputation d'être très-paresseux.

Au hameau de San-André, les voyageurs furent dans un instant entourés par tous les malades du lieu; car dans ce pays tout étranger passe pour médecin. De là jusqu'au Mogiquiçaba, la côte est

basse et unie. Les Botocoudis avaient récemment commis des cruautés atroces sur les bords du Rio San-Antonio.

Le Mogiquiçaba est plus considérable que le Rio de Santa-Cruz. On ne trouve pas au sud de celui-ci le pissaba, grand palmier dont les feuilles sont entourées de spathes qui servent à faire des cordages. On ramasse soigneusement ces spathes qui tombent naturellement, et on tire les fibres longues de cinq pieds auxquelles, par une préparation particulière, on donne la souplesse nécessaire pour en fabriquer des cordes très-durables et inaltérables dans l'eau; leur seul inconvénient est d'être un peu rudes et désagréables à manier.

Le pays autour de Mogiquiçaba est presque entièrement couvert de forêts et faiblement peuplé. Ce lieu est séparé du Rio-Grande-de-Belmonte par une plaine de cinq lieues d'étendue. Ce fleuve qui a sa source dans les montagnes de Minas-Geraes, ne prend son nom que dans la province de Minas-Novas, au point où le Jigihonhonha et l'Araçuaby se joignent.

Les forêts que le Rio-Belmonte traverse sont la principale demeure des Botocoudis. Le prince, curieux de connaître ces solitudes, s'embarqua le 17 août à Belmonte pour remonter le fleuve. Parvenu au poste dos Arcas, il fit une excursion

dans les environs, et profita de l'absence des sauvages pour visiter leurs cabanes. Il chassait tranquillement dans la forêt, et se baissait pour ramasser un oiseau qu'il venait de tuer, quand il entendit derrière lui le son d'une voix rauque. Il se retourne à l'instant : que l'on juge de sa surprise ! il voit plusieurs Botocoudis nus et noircis par le hâle. « S'ils avaient eu des intentions hostiles, ajoute-t-il, ils auraient pu me percer de leurs flèches avant que j'eusse pu deviner qu'ils étaient si près de moi. Je m'avançai sans hésiter vers eux, et je leur adressai le peu de mots de leur langue que je savais : ils me serrèrent contre leur poitrine, me frappèrent sur l'épaule, et me parlèrent d'un ton très-haut et très-rude. En apercevant mon fusil à deux coups, ils répétèrent plusieurs fois avec l'accent de l'étonnement ! *pouri ourouhou* (plusieurs fusils.) Bientôt arrivèrent les unes après les autres des femmes chargées de fardeaux pesans. Elles me regardèrent avec beaucoup d'attention, et se communiquèrent mutuellement leurs observations. Tous étaient horriblement défigurés par la plaque de bois fichée dans leur lèvre inférieure. Ils avaient la tête rasée, à l'exception d'une couronne ronde au sommet. Un des hommes de ma suite qui parlait leur langue arriva sur ces entrefaites ; alors la confiance fut entière de leur part.

« Ces Botocoudis qui se montrent des ennemis implacables sur le Rio-Doce, sont si peu redoutés sur le Rio-Belmonte que l'on allait à la chasse avec eux au milieu des forêts, à plusieurs journées de distance du poste, et que l'on couchait dans leurs cabanes. Quelques-uns avaient cultivé de petits terrains autour des postes portugais ; au bout de quelque temps ils brûlèrent les cabanes qu'ils y avaient élevées ; mais ils conservèrent soigneusement les bananiers qui croissaient à l'entour. Quoiqu'ils soient retournés dans leurs forêts, cet exemple et quelques autres du même genre prouvent qu'ils n'ont pas un éloignement invincible pour la vie sédentaire, et que cependant il leur sera bien difficile de s'y accoutumer. »

Vers la fin de septembre, le prince fut témoin d'un combat entre deux troupes de Botocoudis ; c'était au sujet d'un défi entre deux capitaines. Les blancs que la curiosité rendit spectateurs de cette lutte, s'étaient tous munis par précaution, d'un pistolet ou d'un couteau sous leur habit. Un des chefs, armé d'un long bâton noueux, passa et repassa au milieu de sa troupe, puis entonna une chanson. Ensuite deux adversaires s'avancèrent l'un contre l'autre ; l'un reçut une grêle de coups que l'autre lui rendit ; plusieurs combats singuliers eurent ainsi lieu. successive-